

## La Diabolisation dans *La Guisiade* (1589) de Pierre Matthieu et *Le Guysien* (1592) de Simon Bélyard

Jean-Claude TERNAUX  
Université de Reims

*La Guisiade*<sup>1</sup> et *Le Guysien*<sup>2</sup> sont écrites par des auteurs engagés, des ligueurs. De cet engagement résulte une grande simplification. Le camp que le dramaturge estime être celui du bien est valorisé, et, symétriquement, celui qu'il considère comme celui du mal se trouve stigmatisé. Au nombre des procédés qui, relevant du genre épideictique, permettent de blâmer en recourant à la catégorie du vil figure la diabolisation. Il s'agit alors de noircir un personnage en forçant le trait, en mentant délibérément, en inventant des éléments dont l'accumulation au cours de la pièce provoquera une réaction de rejet chez le spectateur. La tragédie humaniste, elle aussi, pose la question des valeurs, et, en particulier, des valeurs héroïques, par exemple, "la piété, [...] la foy, la clemence, et la magnanimité"<sup>3</sup>. Les personnages diabolisés, un souverain et son entourage, incarnent le mal absolu. La calomnie est alors abondamment utilisée. Or, dans *La démonomanie des sorciers*, Jean Bodin rappelle que "le mot Diable signifie en Grec, Calomniateur"<sup>4</sup>. En des temps où l'imaginaire est modelé par cette peur du diable, dans une période où, de surcroît, la question religieuse divise la population française, la diabolisation dans la tragédie est aussi à entendre au sens propre. Le diable envahit le discours et habite les "meschants". Esprit du mal, il explique la perversité, et permet de répartir les personnages d'un côté ou de l'autre de "l'axe du mal". Les hommes qui tombent dans ses rets deviennent les ennemis de Dieu. L'adversaire désigné est l'hérétique. La tragédie procède alors comme les pamphlets ou les gravures du temps, avec lesquels il sera intéressant de confronter les deux pièces.

### Le prince condamnable

---

<sup>1</sup> *La Guisiade*, L. Lobbes (éd.), Genève, Droz, T.L.F., 1990, n° 377.

<sup>2</sup> *Le Guysien*, Troyes, Jean Moreau, 1592 [B.M. de Châlons-en-Champagne, Rés. fonds Plicot 222<sup>1</sup>].

<sup>3</sup> *La Guisiade*, III, [2 c], *Argument*.

<sup>4</sup> *De la démonomanie des sorciers*, par Jean Bodin Angevin, Paris, Jacques Du Puys, 1588, [Gutenberg Reprints 1979], f° 1 v°.

Jean-Claude Ternaux

Comme le pamphlétaire, le dramaturge engagé se donne pour mission de mettre bas les masques. C'est un justicier qui se propose de déchirer le voile des apparences pour faire apparaître la vérité. En dénigrant Henri III, il fait ressortir l'éclat de son héros, le duc de Guise ; la démystification de l'un s'accompagne de la mythification de l'autre. Matthieu et Bélyard procèdent alors comme l'auteur de l'anonyme *Advis aux Catholiques françois*<sup>5</sup> qui écrit : "vous jugez aussi consequemment l'incomparable valeur de ce bon prince de Lorraine"<sup>6</sup>. À leur façon *La Guisiade* et *Le Guysien* sont des *Tombeaux*, au sens littéraire du terme, des tombeaux à la mémoire des Guises. Précisément, comme dans le *Tumbeau sur le trespas et assassinat commis aux personnes de Messeigneurs de Guyse*, il s'agit de "perpetuer un si tragique fait"<sup>7</sup>. Les derniers vers indiquent que la visée est la même : émouvoir le destinataire, un passant dans un cas<sup>8</sup>, un spectateur dans l'autre.

Il s'agit donc de critiquer le mauvais fonctionnement de la monarchie telle qu'elle est incarnée par un mauvais roi, Henri III. On retrouve, dans *La Guisiade* et *Le Guysien*, les reproches que formule Innocent Gentillet dans ses *Discours sur les moyens de bien gouverner* (1576). Les deux dramaturges catholiques et l'avocat huguenot s'entendent pour dénoncer l'influence de Machiavel en France. On peut reconnaître dans les pièces le même projet que dans le traité, passé à la postérité sous le nom d'*Anti-Machiavel*. Dans la préface au Duc d'Alençon, Gentillet se propose en effet de "découvrir aux gens d'entendement de nostre nation Françoise la source et les auteurs de la tyrannie qui est exercée en France"<sup>9</sup>.

## La cruauté

### Cruauté et tyrannie

Dans la troisième partie de son traité, Gentillet réfute le chapitre 17 du *Prince*, résumée sous forme de maxime : "Le Prince ne doit se soucier d'estre réputé cruel, pourveu qu'il se face obeir". Il la conteste en mettant l'accent sur la nature mauvaise du Prince qui, loin d'être dans la maîtrise, se laisse gouverner par ses passions :

<sup>5</sup> *Advis aux catholiques françois sur l'importance de ce qui se traite aujourd'hui, sur l'irrésolution de quelques scrupuleux : ensemble et principalement sur les ruzes des politiques, athéistes, forgeurs de nouvelles et autres ennemis de Dieu*, Paris, Anthoine Le Riche, 1589, p. 4.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>7</sup> *Tumbeau sur le trespas et assassinat commis aux personnes de Messeigneurs de Guyse à Bloys le XXIIIe et XXIIIe Décembre 1588*, à Paris, par le sieur Guérin rue du Puits et d'Arras près la porte Saint Victor. Ce placard figure dans le recueil de L'Estoile, *Les belles figures et drôleries de la Ligue*, f° 10 v°, v. 43.

<sup>8</sup> "Arreste icy, Passant, contemple je te prie / De deux Princes les faits, et la mort et la vie" (v. 1-2).

<sup>9</sup> 3e édition, s.l., 1579, p. 1.

*"La Diabolisation dans La Guisiade de P. Matthieu et Le Guysien de S. Bélyard"*

Ce vice de cruauté, procédant de l'impuissance de ceux qui ne peuvent commander à leurs coleres et passions de vengeance, et qui se laissent vaincre et dominer par icelles, ne tombe jamais en cœur vaillant et genereux [...], ains seulement en cœurs lasches, couards, peureux, & mal habituez.

Le diptyque fait voir d'un côté la méchanceté, marque de l'âme ignoble, et de l'autre la grandeur d'âme.

Comme l'indique l'Épître liminaire au maire de Troyes, *Le Guysien* met devant les yeux deux tableaux de même nature. Le spectateur est invité, d'une part, à "detester la rage trop cruelle [...] d'un fier Tyran" (v. 80-81), d'autre part, à voir "un Guysard trop fidelle [...] en toute cruauté / Assassiné" (v. 82-84). Dans les pièces liminaires encore, l'auteur de l'anonyme *Sonnet au lecteur catholique* s'indigne : il "n'[a] point encor veu si grande cruauté" (v. 11).

Ouvrant la pièce de façon saisissante, le personnage d'Alecton souligne la dimension inéluctable, donc tragique, de l'assassinat : "Tout est fait" (v. 234). Alors que, traditionnellement, dans la tragédie humaniste, le monologue protatique se borne à créer une atmosphère, le dramaturge indique précisément au spectateur l'événement qui constituera le nœud de la pièce, à l'acte IV : "[...] J'apperçoy ja par mille inhumaines / Et mille cruantez le Guysard atterré, / De mille et mille cous de poignard enferré," (*Le Guysien*, I, 234-236).

Il s'agit d'une contravention à l'art de la tragédie, tel que le préconise Horace : le meurtre ne sera pas raconté dans un récit, mais il aura lieu sur scène. Ce coup de force dramaturgique est à la mesure de la violence de l'événement : le "O" exclamatif (IV, 1448), la phrase incomplète "Dieu je vous" (IV, 1451) que prononce le duc, lorsque L'Archant le poignarde, saisissent le spectateur. Il s'agit d'une "cruelle mort" (V, 1748 et 1749). Mais Bélyard ne renonce pas pour autant à la force des mots.

Tout au long de la pièce, le roi est qualifié de cruel : Madame de Nemours craint que "le cruel [...] [n]e ravisse [s]on bien et [s]on soulas" (v. 388). Pour la Nourrice, seul un "monstre cruel" (v. 575) pourrait commettre un tel acte. La didascalie interne, qui signale l'arrivée du personnage, indique qu'Henri III se définit d'abord par la cruauté, qui appartient à son essence : "Le cruel : l'on voit bien que son cueur ne respire / Rien sinon que le sang" (V, 1770-1771). Pour donner une idée de l'intensité de cette cruauté, les comparaisons topiques avec les nations barbares<sup>10</sup> sont utilisées dans les deux pièces : la reine mère reproche à son fils d'avoir "le cueur d'un Scythe, et Sarmate" (*La Guisiade*, II, 251) ; Madame de

<sup>10</sup> On retrouve le même procédé dans l'*Advis aux catholiques français*, *op. cit.*, p. 18 : "[...] vostre tyran qui est meurtrier de tous les deux : vous abrogez donc et pervertissez toutes les saintes loix, et nous ramenez à une vie barbaresque de Scithe."

Jean-Claude Ternaux

Nemours traite l'assassin de "barbare Gelon", de "Sarmate inhumain" (*Le Guysien*, V, 1860).

Les propos d'Henri III le font voir concrètement dans le déchaînement de sa férocité. Le spectateur se représente ainsi en imagination le meurtre de Louis de Guise. Bien plus, l'*enargeia* sert à exprimer le fantasme. La multiplication des détails horribles provoque l'effroi. Le roi donne alors de lui-même l'image d'un Atrée jouissant du festin réservé à son ennemi(e), nouveau Thyeste<sup>11</sup>, ici, en imagination, Madame de Nemours. En même temps qu'elle renvoie au théâtre de Sénèque, la scène donne à la cruauté une profondeur mythique. Il s'agit d'une plongée dans les abysses du mal. L'image de la mère qui, après avoir donné la vie, devient un tombeau d'un nouveau genre, fait comprendre que le règne du tyran met le monde à l'envers, selon un *topos* bien connu :

Henry. O ! qu'il me fache encor que t'en es advertie :  
Je t'eusse fait manger leur charongne rotie :  
Affin que ce tien ventre, ou ils furent conceus,  
Fust tombeau des Enfans qui de luy sont issus. (*Le Guysien*, V, 1886 -1889)

Le réalisme macabre accompagne le refus "sadique" d'Henri III, qui se présente comme le contraire du héros épique. Alors qu'au chant XXIV de l'*Illiade*, Achille, pris de pitié et respectant le code chevaleresque, rendait aux vieux Priam le corps de son fils Hector, le tyran français refuse obstinément d'accorder cette faveur à Madame de Nemours. Bien plus, il prend un méchant plaisir à détailler les supplices qu'il réserve aux autres Guises. Cette cruauté foncière du personnage s'exprime par l'obsession du sang et par le plaisir pris à évoquer les corps morcelés et putréfiés. Dans ce délire de pervers, qu'indique la manchette "Cruauté plus que barbare", Henri III se réserve un tête-à-tête morbide. Il en résulte une réaction de dégoût. En outre, cette complaisance dans l'horreur a pour finalité avouée de toucher à mort, au sens propre, Madame de Nemours. La cruauté du souverain est infinie :

Affin de davantage encor t'adveiller,  
Et pour mon cueur enflé de cruauté souller,  
Je me reserveray quelque tête sanglante,  
Sale de sang caillé, et cervelle coulante  
Dessur son front crasseux, dedans ses yeux pourris,  
Dont je veux que les miens soient tous les jours nourris. (*Le Guysien*, V, 1842-1858)

Mais la tragédie humaniste, et à plus forte raison la tragédie d'actualité, ne cherche guère à donner une épaisseur psychologique aux personnages. C'est

<sup>11</sup> Cf. P. Matthieu, *Clytemnestre*, I, 45-48 : "Thyeste passera en rage et en horreur / Le sang Tantalien, pour payer la fureur / De ce Tigre brutal, vergongne de nature, / Qui a fait à mes fils de mon corps sepulture."

*"La Diabolisation dans La Guisiade de P. Matthieu et Le Guysien de S. Bélyard"*

surtout la dimension politique de cette cruauté qui est mise en évidence. Ainsi, dans la bouche de Madame de Nemours, les adjectifs "cruel" ou "barbare" se trouvent associés au substantif "Tyran"<sup>12</sup>. La manchette qui accompagne les vers 1881 et suivants indique que les propos d'Henri III révèlent une "impie cruauté de Tyran jusqu'à ore inaudite".

Parmi les lieux communs de la pensée politique figure celui du souverain protecteur de son peuple. Or, par sa cruauté, le tyran devient l'ennemi de ses sujets, comme le signale la manchette des vers 1810 et suivants, qui fait implicitement référence à Caligula : "Le Tyran n'est jamais repeu de cruauté. Il voudroit que tous n'eussent qu'un seul col, pour leur trancher en un seul coup"<sup>13</sup>. La tyrannie est donc l'envers du bon gouvernement. C'est cette image terrifiante du souverain qui est donnée dans la pièce. D'abord par la manchette des vers 929 et suivants, prononcés par L'Archant, qui, reprenant l'expression homérique, dénonce les "mangeurs de peuple". Bélyard fait sienne la fameuse insulte proférée par Achille : "roi dévoreur de son peuple"<sup>14</sup> (δημοβόρος βασιλευς). C'est la première accusation que l'on retrouve dans la bouche de Madame de Nemours, dont la virulence égale celle du héros grec victime d'une injustice :

Mange-peuple, larron, ennemy de l'Eglise,  
Pourquoy, méchant, pourquoy as-tu fait massacrer  
Celuy que tu devrois cherir et honorer ?  
Dumoins ren moy le cors que je l'ensevelice. (*Le Guysien*, V, 1832-1835)

### **Cruauté et animalité**

Imagé en monstre dévorant, le tyran est aisément animalisé. Bélyard reprend alors à Platon le mythe de Lycaon, tel qu'il l'interprète dans *La République*<sup>15</sup>.

Métamorphosés en loups, Henri III et les siens, saignent le peuple troupeau. Avec cette métaphore filée, la dénonciation de la cruauté gagne en force. Il ne s'agit plus d'une simple perversion humaine, mais d'une violence brute, bestiale. La fureur dévoratrice du tyran le place définitivement hors de l'humanité. Sous son règne, l'organisation politique de la cité se désagrège, les lois disparaissent pour laisser la place à une sauvagerie généralisée. Aussi Madame de Nemours trouve-t-elle une consolation à la mort de ses fils. Il leur sera épargné d'assister à un spectacle sanglant et révoltant. Car

<sup>12</sup> *Le Guysien*, II, 457-458 ; V, 1891-1892.

<sup>13</sup> Suétone, *Caligula*, 29 : "Vtinam populus Romanus unam cervicem haberet !"

<sup>14</sup> Homère, *Illiade*, I, 231 : "Ah ! le beau roi, dévoreur de son peuple !" (trad. P. Mazon).

<sup>15</sup> Platon, *La République*, 565d-565 e.

Jean-Claude Ternaux

l'assassinat des Guises constitue une étape dans un règne marqué par la lycanthropie :<sup>16</sup> "Ilz ne verront par notre France, / Ravager les Lous a outrance, / Des brebis le troupeau peureux" (*Le Guysien*, V, 1945-1947).

Devenu un loup dévorateur de son peuple, Henri III est aussi un hérétique, si l'on se réfère aux pamphlets du temps qui utilisent l'expression "loups dévorants" pour fustiger les protestants. C'est le cas dans *La Guisiade*, lorsque, brochant au roi, qu'il considère à tort comme son protecteur, le tableau d'une France mise à mal par l'action des réformés, le Peuple aveuglé montre sa crainte devant les hordes protestantes : "On n'avoit encor veu tant de loups ravissans, / Affublez des toisons des troupeaux innocens" (*La Guisiade*, III, 1349-1350).

C'est la politique de conciliation avec les partisans de la nouvelle religion qui est alors dénoncée. La lycanthropie est utilisée de la même façon dans les pamphlets. Ainsi, dans *Le Dialogue de Henry le Tyran, et du grand Sorcier d'Espéron, Pour faire mourir Monseigneur de Guyse*, l'Archimignon présente à son loup de maître son rival comme une brebis à sacrifier. Le pamphlétaire accentue le caractère de victime du personnage en utilisant des adjectifs qui renvoient à la bonté :

*D'Espéron parle,*  
Sire qu'attendez vous ? Voilà le Guysien  
Qui comme une brebis amiable innocente,  
Vers vous trop cauteleux, pour mourir se presente :  
Car veu qu'avez juré, il s'assure trop bien. (*Le Dialogue de Henry le tyran*, v.  
1-4)

Il n'est pas indifférent de remarquer que Bélyard fait aussi d'Henri III un tigre. Certes, la mention de l'animal figure dans une liste de bêtes qui symbolisent traditionnellement la férocité : "Tygres, Onces, Lous, [...] Ourses affamees" (*Le Guysien*, v. 1048)<sup>17</sup>. Mais il est peu probable qu'un contemporain n'ait pas en l'esprit le fameux pamphlet du réformé François Hotman, *l'Épître au Tygre de France* (1560) où Charles de Lorraine et les Guises étaient violemment pris à partie. Il s'agissait en effet de dresser un réquisitoire contre le cardinal de Lorraine et contre ceux de sa "meschante maison". Dans un habile renversement, utilisant les armes de l'adversaire, le ligueur Bélyard applique alors au roi l'image qui était associée aux Guises par le juriste protestant. Le tigre n'est plus un Guise, mais le souverain. Dans la littérature partisane, les rôles sont interchangeable. Après le tumulte d'Amboise (mars 1560), la révolte avait été violemment écrasée par les Guises, contre lesquels elle était dirigée, et "l'injure animale" du tigre qui "port[e]

<sup>16</sup> Voir Pausanias, VIII, 2, 6.

<sup>17</sup> Brochant le tableau de la république romaine finissante, Robert Garnier, dans son *Hymne de la Monarchie* (1567), flétrissait les triumvirs en recourant à cette image : "Combien ces trois Tyrans, ces Tygres affamés, / Commirent-ils d'horreurs par leurs soudards armés ?" (v. 402-403).

"La Diabolisation dans *La Guisiade* de P. Matthieu et *Le Guysien* de S. Bélyard"

au degré superlatif<sup>18</sup> la cruauté, permettait de dénoncer leur justice expéditive. Après l'assassinat d'Henri de Guise, Madame de Nemours, qui craint pour les siens s'exclame à son tour : "O Tygres ! [...]" (*Le Guysien*, V, 1686).

Mais Henri III n'est pas un animal solitaire. Les deux tragédies frappent l'imagination par le tableau qu'elles proposent d'une cour contaminée par la bestialité. Dans *La Guisiade*, les courtisans offrent un visage inquiétant : ils prennent les traits de monstres mythologiques. Ils sont présentés comme des harpies<sup>19</sup>. À l'animalité s'ajoute alors l'étrangeté, d'autant plus forte que, pour stigmatiser les "pestes de cour", au cours de l'acte II, Catherine de Medicis superpose à cette première image qui connote la rapacité, celles des éponges et des polypes qui renvoient, quant à elles, à l'inconstance et au vice :

Vous nagez dans les flots de vostre volupté,  
Avecques ces mignons, ces gourmandes harpies,  
Qui des meilleurs morceaux ont les griffes remplies,  
Dont le glout estomac du peuple prend le pain,  
Et tant plus ils sont saouls, tant plus meurent de faim,  
Eponges de la Cour, vos plaisantes delices,  
Polypes inconstants, graduez en tous vices. (*La Guisiade*, II, 338-344)

Bélyard métamorphose lui aussi l'entourage du roi. Si le duc de Guise est une proie<sup>20</sup> et le roi un loup ou un tigre, son fidèle serviteur, le capitaine des gardes, L'Archant, devient un chien de chasse, frénétique dans sa traque du gibier :

Je me sens transporter : tout ainsi qu'un limier,  
Qui est par les forés de brosser coutumier :  
Quand refleurant la terre il recherche la trace,  
Et de loin, renfrognant son gros mufle, il pourchasse  
Es bocages espaix le herissé sanglier,  
Son homme il ne contraint de son col délier,  
Ains assez pacient cherche tousjours sa quête.  
Mais si tot que de près il approche la bête,  
Qu'il la sent, qu'il la voit : il recourbe le col :  
Il tourne, il se debat pour rompre son licol :  
Il entraine ça-la son homme : il gronde, il jappe,  
Tant que de ses liens par forces il s'eschappe.  
Tout de-même mon cueur se débat dedans moy. (*Le Guysien*, IV, 1412-1424)

<sup>18</sup> Jacques Pineaux, "La métaphore animale dans quelques pamphlets du XVIe siècle", in *Le Pamphlet en France au XVIe siècle*, Cahiers V.L. Saulnier, n° 1, coll. de l'E.N.S. de Jeunes filles, 1983, p. 39.

<sup>19</sup> "[...] tailles, et impos extraordinaires, pernitieuse invention des harpies de la Cour" (*Discours sur le sujet de ceste Tragedie*, Lobbès (éd.), p. 65-66).

<sup>20</sup> *Le Guysien*, IV, 1403 : "La proye dans noz rez de soy même se jette."

Jean-Claude Ternaux

Avec ses verbes pittoresques, la comparaison homérique dit la sauvagerie et indique l'impatience à tuer, le goût du sang.

Élément d'une rhétorique efficace chargée d'animer les passions, la métaphore animale frappe avec efficacité pour provoquer le blâme. Mais il est un autre vice, moins spectaculaire que la cruauté, moins apparent et d'autant plus nuisible qu'il joue sur la dissimulation, c'est l'hypocrisie, avec sa traduction politique, la ruse donc et la trahison.

### **L'hypocrisie, la ruse et la trahison**

#### **L'hypocrisie principe de gouvernement**

L'hypocrisie est la seconde colonne sur laquelle repose l'édifice de Machiavel : "Le Prince ne doit craindre de se perjurier, tromper, et dissimuler [...]," dit la maxime XVIII de la troisième partie de l'*Antimachiavel*, *La police que doit tenir le Prince*. Gentillet poursuit ainsi : "Le Prince (dit maître Nicolas) qui veut devenir grand, [...] il est nécessaire qu'il apprenne bien le métier de tromper<sup>21</sup>." On retrouve la même association entre la tyrannie et l'hypocrisie dans les pamphlets, par exemple dans l'*Advis aux Catholiques français*<sup>22</sup>. La violence éclate avec bruit et rage, au bout d'un long parcours accompli à pas feutrés, dans le silence, sous le masque de la bienveillance. Ce système de gouvernement opère l'écart le plus grand qui soit entre l'apparence et la réalité. Il appartient donc au dramaturge engagé de le faire voir aux spectateurs en faisant parler à voix haute les méchants, pour révéler au grand jour leurs "détestables desseins". Il pourrait reprendre à son compte le propos de François Hotman au début du *Tygre* : "Je ne veux d'autre témoignage pour te convaincre que tes propres actions." Cette entreprise de dévoilement utilise comme moyen les réactions des personnages qui ont la sympathie du dramaturge. Il s'agit de dénoncer l'imposture, de montrer que les vraies valeurs sont bafouées. Il s'agit encore de faire prendre conscience du risque de ruine que représente le tyran pour son pays. Du reste, la page de titre indique clairement le projet de Bélyard : *Le Guysien ou Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois [...]*. Ce sont les mêmes termes qui se lisent dans les pamphlets. Ainsi, dans l'*Advis aux catholiques français*, l'auteur anonyme dénonce, lui aussi la perfidie comme constitutive de la tyrannie : "vous voyez la perfidie de ce tiran envers sa propre patrie<sup>23</sup>". *Le Tombeau sur le trespas et assassinat commis aux personnes de Messieurs de Guyse* dénonce le roi comme "[...] traître, parjure, à tout vice adonné" (v. 27). Bélyard, quant à lui, montre le fonctionnement de la ruse politique et son but.

<sup>21</sup> *Op. cit.*, p. 419.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 7 : la "sainte Eglise [...] malgré la tyrannie et hypocrisie, durera jusques à la consommation du monde, voire en ce Royaume de France."

<sup>23</sup> *Op. cit.*, p. 4.



*"La Diabolisation dans La Guisiade de P. Matthieu et Le Guysien de S. Bélyard"*

### Fonctionnement

Dans l'échange qu'elle a avec la Nourrice, à l'acte II, Madame de Nemours indique que, devenu entièrement fourbe, le roi s'est fait redoutable : "Cependant qu'il montrait sa hayne manifeste, / Je n'ay jamais en-rien redouté cette peste" (v. 620-621). Ce faisant, elle semble contredire ses propos antérieurs : "Il a tousjours esté perfide et déloyal." (II, 464). Il ne s'agit pas d'une maladresse dans la construction du personnage. Henri III s'est endurci dans le mal, son règne a connu une inquiétante dégradation, la dissimulation s'est généralisée. Or, le danger caché est plus difficile à prévenir, les adversaires ne se trouvant plus à armes égales. Face à un hypocrite, le risque est grand de se trouver désorienté. Reprenant à Virgile l'idée du *timeo Danaos et dona ferentes*<sup>24</sup>, Bélyard met dans la bouche de son personnage féminin une formule imagée tout aussi frappante "au miel gît le venin" :

*La Nourrice.* Il leur accorde tout, et leur fait des presens.

*Madame de Nemours.* Otez moy ces presens : c'est des traitres la ruse.

*La Nourrice.* Cela qui m'est util jamais je ne refuse.

*Madame de Nemours.* C'est cela qu'il faut craindre : au miel git le venin.  
(*Le Guysien*, II, 615-618)

La douceur des apparences sera cruellement démentie par la brutalité d'une réalité génératrice de souffrances. Consciente de vivre dans un monde à l'envers, Madame de Nemours sait le remettre à l'endroit, à la différence du héros tragique, son fils : "Sa feinte hypocrisie / Me trame quelque mal" (II, 466-467). L'appréhension de son entourage et la crédulité étonnante d'Henri de Guise correspondent à la réalité. On sait que, prévenu d'un risque de traquenard, Henri de Guise s'est exclamé : "Il n'oserait !". La scène d'affrontement entre la mère et le fils, qui ouvre l'acte IV, montre l'aveuglement du personnage qui, sans le savoir, court à la mort :

*Madame de Nemours.* Soyez donques émeu des parolles non-feintes

Que meins hommes de bien me racontent tousjours.

Il y a pour le moins desja deux ou trois jours

Qu'un homme digne de foy m'a bien acertenee

De la mort, qui vous est pour ce jour ordonnee,

Par ce dissimulé que vous allez trouver.

*Monsieur de Guyse.* Aysement il a peu tout cela controuver.

*Madame de Nemours.* Le bruit en est constant par toute cette ville.

*Monsieur de Guyse.* Vous avez donc égard a un tel vaudeville. (*Le Guysien*, IV, 1179-1187)

Pour le spectateur, le pathétique résulte de la situation. En effet, le duc de Guise prend pour mensonge ce qui est vérité et pour vérité ce qui est mensonge et cette erreur d'appréciation va lui coûter la vie. Mais elle provoque en même temps

<sup>24</sup> Virgile, *Enéide*, II, 49.

Jean-Claude Ternaux

l'admiration, car elle s'explique par sa nature. La mort est la rançon de la vertu et, en particulier, de la générosité<sup>25</sup>. Doté d'une grande âme, il ne peut imaginer que son ennemi, qu'il n'identifie d'ailleurs pas comme tel, ne soit pas lui-même généreux, surtout lorsqu'il est le fils d'un père magnanime. Il ignore que bon sang peut mentir : "Tout or est rappaissé. Jamais jamais grand cueur, / Jamais cueur genereux n'a tenu sa colere. / Souvenez-vous un peu quel a esté son Pere [...]" (*Le Guysien*, IV, 1205-1207).

Or Henri III, être de calcul, est un déloyal qui ne respecte pas sa parole, un parjure<sup>26</sup>. Dès lors, les dés étant pipés, le duc de Guise ne peut que perdre.

### But

Si l'hypocrisie renvoie à la nature vicieuse du roi, si elle est une méthode de gouvernement digne de Machiavel, elle est vigoureusement prise à partie par Bélyard parce qu'elle est au service de la conciliation avec les réformés. Son refus de prendre un parti ferme déplaisait aux catholiques intransigeants.

Dans le monologue protatique, faisant le bilan de son action délétère contre le royaume de France, Aleçon réunit à la rime l'hypocrisie et l'hérésie :

En vain mes Sœurs a moy auroient eu leur recours,  
Qui depuis tant de tans me demandent secours  
Pour maintenir en France a jamais l'heresie,  
Et sa germaine Sœur la feinte hypocrisie. (*Le Guysien*, I, 51-54)

Les forces du mal se sont conjuguées pour imposer la religion réformée afin de ruiner le pays, trop florissant. Il s'agit de l'établir définitivement, mais en ne le disant pas ouvertement. Et c'est le dernier des Valois qui est chargé de cette mission. Aussi le souhait exprimé à l'acte IV par le duc de Guise semble-t-il dérisoire :

J'espere que bien-tot toute sedition<sup>27</sup>  
Du Huguenot maudit, et sa Religion  
Trompeuse, vicieuse, apostee, inhumaine,  
Cedera a la foy de l'Eglise Romaine. (*Le Guysien*, IV, 1376-1379)

Alors que, chez Machiavel, la dissimulation permettait au Prince de conforter son pouvoir tout en assurant la sauvegarde de son Etat, l'hypocrisie, telle qu'elle est pratiquée par Henri III, conduit à la catastrophe. Henri De Valois n'est

<sup>25</sup> L'adjectif "genereux", appliqué à Henri de Guise, est utilisé six fois. Le titre de la pièce le qualifie de "tresgenereux", comme son frère Louis.

<sup>26</sup> Voir le v. 1671.

<sup>27</sup> Note marginal du texte : " La maison a esté / tousjours contraire / du tout a l'heresie."

*"La Diabolisation dans La Guisiade de P. Matthieu et Le Guysien de S. Bélyard"*

pas César Borgia, même si, comme lui, il massacre ses ennemis qu'il fait venir dans son château<sup>28</sup>. L'hypocrisie n'est qu'un moyen maladroitement utilisé par le roi.

Mais la diabolisation est à prendre aussi dans son sens fort. Si la France connaît tant de maux, si le mal court, c'est que Satan mène le bal.

### **Le prince damnable**

Pour apprécier la portée de la diabolisation du prince, il faut rappeler que le monarque légitime (c'est le cas d'Henri III) est de droit divin. C'est par lui que doit passer la justice de Dieu. Cette nature, qui le place au-dessus des autres hommes, est d'abord rappelée par le souverain lui-même, dans *La Guisiade*, ("Je suis l'Oinct du Seigneur", II, 505)<sup>29</sup> puis, naïvement, par le Peuple qui met l'accent sur les devoirs qu'implique pour le roi sa dimension sacrée :

Sire, qui du grand Dieu estes la vive image, [...]
   
Qui avez en la main cest unique pouvoir
   
Pour tenir tout en ordre, en Justice, et devoir,
   
Escoutez les regrets du peuple qui soupire. (*La Guisiade*, III, 1329 ; 1333-1335)

### **Les possédés**

Jean Delumeau remarque que "la peur du diable – avec un sommet entre 1575 et 1625 – a surtout habité les milieux dirigeants dont étaient issus théologiens, juristes, écrivains et souverains"<sup>30</sup>. Avec l'évocation de la possession, *Le Guysien* illustre cette hantise du diable et la volonté pour les contemporains de démasquer Satan. Il importe, en effet, de mettre un visage sur le grand corrupteur pour déjouer ses pièges. L'entreprise est d'autant moins aisée qu'il est un "grand illusionniste" et qu'il prend des formes nombreuses.

Dans son *Épître* en vers au maire de Troyes, Bélyard met l'accent sur l'entourage du roi. Si le duc de Guise est assassiné, c'est à cause du "conseil Satanique, / Pour ruiner et les bons, et la Foy, / Que ses Bouffons donnent a ce beau Roy" (v. 86-88). Les courtisans sont inspirés par le diable. Ce sont ses serviteurs, ses acolytes, au sens propre, qui l'aident à réaliser ses mauvais coups, comme l'exécution d'Henri de Guise, qui s'apparente donc à un piège diabolique.

<sup>28</sup> Au château de Senigallia, le 31 décembre 1502, César Borgia fit assassiner les chefs rebelles, qu'il avait invités.

<sup>29</sup> Voir aussi les v. 1601-1602 : "Mais la force des Roys est du ciel estable, / Sa dextre les soustient, son œil ne les oblie."

<sup>30</sup> Jean Delumeau, *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978, p. 317.

Jean-Claude Ternaux

À l'acte III, Épernon sait flatter l'orgueil du souverain en le comparant à Jupiter<sup>31</sup>, pour aboutir à ce conseil : "Foudroyez voz hayneus comme luy sans pitié" (v. 881). Ce faisant, Bélyard procède comme l'auteur de la gravure intitulée *Le soufflement et conseil diabolique d'Épernon, à Henry de Valois, pour saccager les catholiques* (début 1589, *Les belles figures et drôleries de la Ligue*<sup>32</sup>) [figure 1]. On y voit "Jehan d'Espéron" introduire dans l'oreille gauche d'Henri III un soufflet, alors que "Belzebuth" glisse quelques mots pernicieux dans la propre oreille gauche de l'Archimignon". Au premier plan, les corps décapités des deux Guise montrent le résultat de ce conseil diabolique. Au second plan, L'Archant tient dans ses mains les têtes des deux victimes. Pire, dans le pamphlet intitulé *Choses horribles contenues en une lettre envoyée à Henry de Valois* (1589), l'auteur apostrophe Henri III pour lui signifier qu'il a démasqué le duc d'Épernon, (Bernard de Nogaret de La Valette) :

[...] avez contrainct iceux Sorciers et Enchanteurs de transmuer cest Esprit en figure d'un homme naturel, ce qu'ils trouverent fort estrange : Et neantmoins avec leur art diabolique [...] ont faict sortir un diable d'enfer, figuré en homme de la region ou il fust premier apparu, ce fut en Gascogne, d'un nommé Nogeno, où il print le nom de Nogaret [...].<sup>33</sup>

La diabolisation d'Épernon est poussée à l'extrême par Matthieu qui, dans l'argument du troisième acte, le présente, habité par "mille dragons [...] [et] mille dæmons" (v. 779) "comme [...] un sorcier, avec toute sa dæmonomanie"<sup>34</sup>. Le spectateur assiste à une cérémonie magique, il entend les invocations aux redoutables puissances des enfers païens, aux "Avortons de la nuict, Fils de confusion, / Ministres enragez de la division" (v. 791-792). Le dramaturge brosse ainsi une fresque violemment animée qui convoque sur scène, par la force de la représentation et du langage, les personnages et les paysages infernaux, comme il est habituel dans la tragédie humaniste. Âme damnée du roi, Épernon est aussi et surtout une "âme damnée" au sens propre, puisqu'il "offre" aux enfers "[s]on ame, et [s]es biens, et [s]a vie" (v. 809). Ce faisant, Matthieu procède comme l'auteur du pamphlet *Les choses horribles, contenues en une lettre...* Lui aussi met en lumière le lien entre le diable et l'envie. La condition de ce pacte avec le diable est l'assouvissement de ce désir peccamineux : "Si vous me contentez du fruit de mon envie" (v. 810).

<sup>31</sup> III, 827-850.

<sup>32</sup> *Les belles figures et drôleries de la Ligue, Recueil de Pierre de l'Estoile*, rééd. Paul Daffis, 1878. La gravure est reproduite dans *La Tragédie de Blois. Quatre siècles de polémique autour de l'assassinat du duc de Guise*, Blois, 1989, p. 123, fig. 43.

<sup>33</sup> *Les choses horribles, contenues en une lettre envoyée à Henry de Valois, par un enfant de Paris, le vingthuitiesme de Janvier 1589, selon la coppie qui a esté trouee en ceste Ville de Paris, pres L'Orloge du Palais*, pour Jacques Gregoire, Imprimeur, 1589, p. 4-5.

<sup>34</sup> *Op. cit.*, p. 112.

*"La Diabolisation dans La Guisiade de P. Matthieu et Le Guysien de S. Bélyard"*

C'est donc parce qu'il est "endiablé", en particulier par d'Épernon qui le trompe, qu'Henri III est un tyran cruel, un hypocrite et un traître. À l'acte V du *Guysien*, dans une exclamation où la douleur s'allie à la lucidité, Madame de Nemours s'écrie : "O Tyran endiable ! ô vilain hypocrite ! / Meurtrier, qui des damnez tous les tormens merite" (v. 1902-1903). C'est l'explication qu'on lit également dans un pamphlet comme *L'Advis aux catholiques* : l'auteur anonyme aimerait le voir "se delivrer des pieges du diable, esquels il est encheu par son hypocrisie, et felonnie"<sup>35</sup>.

Les gravures du temps ne donnent pas une autre image du souverain. Le dessin fait voir lui aussi la possession diabolique. Ainsi, dans *Le faux mufle decouvert du plus grand hypocrite de la France* [figure 2], la piété réelle d'Henri III est travestie en une sinistre mascarade. Habillé en pénitent, égrenant un chapelet, il porte des cornes qui font de lui un diable. À ses pieds gît le duc de Guise assassiné.

C'est évidemment avec l'acte IV de *La Guisiade*, que la diabolisation est à son comble avec la présence sur scène du N.N., le Non Nommé. Le dramaturge "a [...] compris sous ces deux lettres"<sup>36</sup> les courtisans qui ont conseillé l'assassinat. C'est dire que ce projet est satanique et que la cour est un repaire de démons. En habile connaisseur de l'âme humaine, le Diable fait valoir à Henri III qu'à cause de Guise il n'est déjà plus qu'"un demy Roy de France, / Ou un Roy d'Ivetor"<sup>37</sup>. Mieux, il avance comme argument principal que Guise régnera à sa place : "[...] le Peuple mettra de Guise en vostre place"<sup>38</sup>, il le réduira "en servage"<sup>39</sup>. Procédant ainsi, le Malin met en branle la jalousie, d'inspiration diabolique : le cœur du roi est "enjalouzé"<sup>40</sup>.

Le tort d'Henri III est d'avoir choisi le mauvais chemin, celui de la perte, d'avoir opté pour les ténèbres et non pour la lumière, d'avoir préféré le mal au bien. Mais il est une accusation presque plus terrible, c'est celle d'athéisme, associée au nom de Machiavel.

### **Henri III l'"athéiste"**

Gentillet remarque que "[...] par la propre confession de Machiavel, les hommes deviennent meschans en toute meschanceté et desbordement, des qu'ils

---

<sup>35</sup> *Op. cit.*, p. 22.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 139.

<sup>37</sup> IV, 1530-1531.

<sup>38</sup> IV, 1614.

<sup>39</sup> IV, 1634.

<sup>40</sup> IV, 1687.

Jean-Claude Ternaux

commencent à estre sans Religion"<sup>41</sup>. L'explication qu'il en donne est frappée au coin du bon sens pour un catholique : "D'ou vient qu'ils sont ainsi enclins à toute meschanceté ? C'est parce qu'ils sont Atheistes, contempteurs de Dieu, et ne croyent point qu'il y ait un Dieu qui voye ce qu'ils font, et qui en doyve punir"<sup>42</sup>. C'était dire, bien avant Dostoïevski, que si Dieu n'existe pas, alors tout est permis.

Aussi n'est-il pas surprenant de voir venir à de nombreuses reprises l'accusation d'athéisme, tant dans les manchettes (où le mot est associé au nom de Machiavel) que dans les dialogues. À l'acte III du *Guysien*, Épernon conseille à Henri III de ne pas respecter les lois "seulement pour le peuple ordonnées" (v. 957). En marge, l'auteur signale qu'en prêtant ce propos à son personnage, il condamne une doctrine empreinte de machiavélisme : "L'Atheiste pense que tout soit illicite a un Roy." Avec un encouragement à l'hypocrisie, la leçon se précise :

Sainteté Pieté, Foy, Justice, Clemence<sup>43</sup>  
Doivent estre en un Roy sans plus en apparence :  
Il ne luy est besoin que le nom en avoir,  
Pour tenir par douceur le peuple en son devoir. (*Le Guysien*, III, 965-968)

Les valeurs qui constituent le fondement de la monarchie se trouvent ainsi vidées de leur substance, réduites à un simple nom. C'est le règne du paraître. Or la *Sainteté*, la *Pieté* et la *Foy* renvoient à la religion. Le "precepte abominable de l'Atheiste Machiavel" préconise de payer le peuple pieux de fausse monnaie. L'hypocrisie ne porte pas seulement sur les relations entre les hommes de la cour, mais sur la relation qu'un monarque de droit divin doit entretenir avec Dieu. En agissant ainsi, Henri III se disqualifie aux yeux du spectateur, puisqu'il fait figure d'imposteur, qui utilise la religion à des fins humaines et personnelles. Le sacré disparaît, le tyran est un profanateur. La manchette des vers 1797 et suivants démonte le processus par lequel le tyran prend la place de Dieu : "Le Tyran atheiste s'estime et se vante d'estre Dieu". Plus de transcendance pour garantir un ordre et une justice, mais un monde humain où règnent en maîtres les vices. En digne élève du Florentin, Henri III, tel qu'il est présenté par Bélyard, au mépris de toute vérité historique, laïcise une politique jusque là ancrée dans le sacré.

Lorsqu'après le meurtre les personnages expriment leur douleur, c'est donc le mot fort d'"atheiste" qui vient naturellement parmi les premiers. Ainsi en va-t-il du Soudard, à l'acte V, qui dénonce la perfidie du tyran, qui, au sens propre "viole la foi" (*perfidus*) : "Alors de cette mort, par un traître homicide, / Soudain est adverty l'Atheiste perfide. / Il n'ose pas sortir toutefois le Poltron [...]" (*Le Guysien*, V, 1668-1669).

<sup>41</sup> *Op. cit. De la religion*, p. 211.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>43</sup> Note marginale du texte: "25. Precepte abominable de l'Atheiste / Machiavel pour les Roys contre le peuple."

*"La Diabolisation dans La Guisiade de P. Matthieu et Le Guysien de S. Bélyard"*

Madame de Nemours associe naturellement le terme à celui d'"hypocrite" : "Tyran dénaturé, infâme creature, / Qui fis peur en naissant a la mere Nature : / Hypocrite, meurtrier, atheiste, vilain [...]" (*Le Guysien*, V, 1821-1823).

Précisant le propos de façon appuyée, Matthieu, quant à lui, place l'athéisme au nombre des litanies diaboliques que fait entendre le "sorcier" Épernon : "Par [...] le sale Atheisme, [...] / Suffoque, tue, perds tout le sang de Lorraine"<sup>44</sup>. Il est alors le négatif exact du duc de Guise qui se déclare "contre l'atheisme"<sup>45</sup>.

Le diable et Machiavel<sup>46</sup> président donc à la ruine du royaume de France. Cette charge violente a pour fonction de présenter la Ligue sous un jour favorable. La diabolisation d'un camp ne va pas sans la victimisation de l'autre, qu'il s'agit de défendre. Henri de Guise est l'incarnation de la Ligue, qui défend la vraie foi, la diabolisation comporte une dimension politique.

### La Ligue et l'hérésie

Dans cette optique, il faut montrer un roi ennemi de la sainte Union qui est ainsi légitimée dans sa politique offensive. Sous l'influence de son mauvais conseiller, Henri III s'enflamme et, génie du mal, cherche à faire souffrir les Ligueurs de tourments inouïs :

*Henry. Mais ce n'est pas assez. Je ne scay quelle peine  
Pourra estre assez grande, et assez inhumaine  
Envers tous ces Ligueux, que la posterité  
Ne l'approuve jamais, mais tousjours la memoire  
En demeure en son cueur. Je ne veux autre gloire :  
Qu'il soit de moy parlé par nos futurs neveux. (Le Guysien, III, 891-896)*

Aveuglé par le mal, il ne comprend pas qu'aucune gloire ne peut résulter d'un combat qui n'est pas mené au nom de valeurs héroïques. Le souhait de Bélyard est bien qu'on parle du roi au "futurs neveux", mais de façon défavorable.

Aux yeux d'un ultra-catholique, la pire insulte, qui correspond au pire crime, avec celle de l'athéisme, est celle d'hérétique. Alors qu'il doit défendre la

<sup>44</sup> *La Guisiade*, III, 876 et 880.

<sup>45</sup> *Ibid.*, II, 573.

<sup>46</sup> Si l'on tourne ses regards par-delà les monts, il faut s'intéresser à Savonarole, qui, dans son *Trattato sul governo della città di Firenze*, Traité Second, chapitre II ("*Sulla malvagità e sulle pessime qualità del tiranno* ") écrit : "*Egli [il tiranno] è dunque come il diavolo[...]*". Je dois cette information à Bianca Concolino qui l'a suggérée pendant la discussion qui a suivi cette communication lors de la Journée d'études.

Jean-Claude Ternaux

vraie foi, le roi, véritable traître, est passé du côté des huguenots, alors que, soldats du catholicisme, les Guises, eux, ont vaillamment lutté contre "les huguenos mutins"<sup>47</sup> (II, 595), ils ont soutenu leurs "durs assaus guerriers"<sup>48</sup>.

Cette accusation d'hérésie revient tout au long du *Guysien*, comme un leitmotiv : "La Foy ny Loyauté n'est avec l'heresie"<sup>49</sup>, déclare Madame de Nemours.

Dans *l'Advis aux catholiques*, les protestants sont présentés comme des alliés de l'étranger, des Allemands. Or, dans *Le Guysien*, Bélyard choisit de présenter son héros comme l'ennemi des "Tudesques" : "Ainsi j'ay fait sentir a l'armee Tudesque / Mon bras victorieux avec grand honneur" (*Le Guysien*, IV, 1246-1247).

Alors que le duc est un rempart contre lui, le roi veut "installer l'heretique"<sup>50</sup>, à l'acte V, s'assimilant à Hercule, un Hercule du mal pense le spectateur, il se glorifie d'avoir préservé les intérêts des armées étrangères, heureux du nombre de victimes qu'il a pu faire :

Combien ay-je en un coup peu d'hydres tronçonner ?  
Assommer de lions ? de gros sangliers sauvages ?  
De monstres trecreuélz, qui faisoient meins ravages  
A mes fidels subjés, par le terroir Gaulois,  
Et a noz alliez Allemans, et Anglois ? (*Le Guysien*, V, 1800-1804)

On trouve la même accusation dans *l'Advis aux catholiques* : "[...] vous voyez comme il a frappé l'Eglise, favorisé l'heretique, fait venir les estrangers en ce pauvre Royaulme"<sup>51</sup>.

Matthieu va encore plus loin. Dans le *Discours sur le sujet de ceste Tragedie*, il déclare que le personnage allégorique du N.N. comprend non seulement les "Machiavelistes", mais aussi les hérétiques<sup>52</sup>. Du reste, dans le constat affligé que Catherine de Médicis établit du règne de son fils, elle remarque que le diabolique Archimignon, "ce traistre d'Esperson [...] pratique contre Dieu [...] pour plaire à l'heretique" (II, 347-348). Comme le remarque le Chœur, ce roi "qui seulement se pare / D'un zeile faint de pieté" ne peut "dompt[er] la force barbare / De l'heretique liberté" (II, 459-460). Avec le règne d'Henri III, le ver est dans le fruit, l'hérésie risque de prospérer. Le seul remède est donc l'assassinat.

<sup>47</sup> *Le Guysien*, II, 595.

<sup>48</sup> *Ibid.*, II, 647.

<sup>49</sup> *Ibid.*, II, 465.

<sup>50</sup> *Advis aux catholiques*, p. 5.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>52</sup> *La Guisade*, *op. cit.*, p. 67.



*"La Diabolisation dans La Guisiade de P. Matthieu et Le Guysien de S. Bélyard"*

Jacques Clément s'en chargera. En diabolisant Henri III et sa cour, *La Guisiade* et *Le Guysien* justifient le tyrannicide.

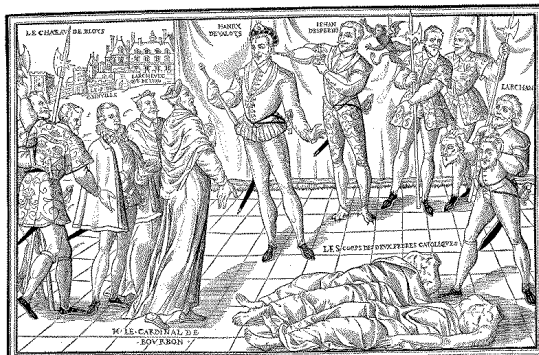


FIGURE 1. *Le soufflement et conseil diabolique d'Epernon, à Henry de Valois, pour saccager les catholiques*



FIGURE 2. *Le faux mufler decouvert du plus grand hypocrite de la France*